

“Le roman du romancier”, par Alexis JENNI¹



Quand on se penche un peu sur le problème, on se rend compte très vite que le roman n'a pas de définition claire. C'est un genre très vaste, très souple, sans modèle ni règles, et on en écrit pour des tas de raisons différentes. Et avoir écouté en ces deux jours une vingtaine de romanciers parler de leur travail ne fait que me conforter dans cette idée, ou plutôt cette absence d'idée : le roman, on ne sait pas très bien ce que c'est. Nous qui sommes ici invités en faisons tous, mais selon des formes et des motivations qui diffèrent pour chacun.

Cela pourrait être inquiétant, ou décevant, mais c'est surtout d'une liberté vertigineuse, avec toutes les joies et les peurs d'une grande liberté. De toute façon, écrire un roman est chose impossible, alors on ruse, on s'arrange, on bricole pour le faire quand même, et à la fin, l'objet que nous avons construit ne ressemble pas vraiment à ce que nous voulions faire, mais il existe. On est content un instant, et aussitôt on en refait un autre.

Je vais un peu parler de moi, ou du moins parler de comment je fais, puisque c'est cela qui nous est demandé, et puis comme chacun a sa façon de faire, la mienne est la seule que je connaisse.

Je n'ai pas d'idées. Pas d'idées en général, pas d'idées d'histoires, et puis je raconte très mal les histoires. Quand j'étais enfant c'était même un gag familial que mon incapacité à raconter des histoires, je m'embrouillais, hésitais, on ne comprenait plus rien. Plus tard, enfant, adolescent, sachant mon incapacité à raconter, je préférais me taire. Ceci pour dire que voir le romancier comme un conteur est pour moi une idée exotique, très éloignée de ce que j'essaie péniblement de faire. Heureux ceux qui ont des histoires à raconter ! Comme la tâche doit leur être facile ! Personnellement je n'en ai pas, et en construire est tout le travail.

Ce que j'ai, ce sont des morceaux d'images, des images émouvantes comme les images de rêves, des images intenses mais sans qualités narratives. Quand j'ai commencé *L'Art français de la guerre*, je n'avais pas l'intention de faire le récit de vingt ans de guerres coloniales, ni même de faire la biographie d'un homme qui passa vingt ans de sa vie à guerroyer. J'avais deux choses : un champ et une image. L'image, je l'avais vue dans *Le*

¹ Journées des Écrivains du Sud 2014. © Alexis Jenni.

dernier des Mohicans de Michael Mann. Au début, on voit Daniel Day Lewis dans une forêt. Il est déguisé en Indien, ou plutôt transformé en Indien vu les capacités de métamorphose de cet acteur, et il court, entre les arbres énormes de cette forêt primitive, dans une lumière verdâtre d'un monde avant l'Humanité, il saute, de rocher en rocher, de tronc géant en tronc géant, et j'ai eu envie, sans le décider, d'écrire un roman où il y aurait des hommes qui couraient dans les bois. Cette image m'a poursuivi pendant toute la rédaction, mais elle n'apparaît pas en tant que telle, c'est son énergie, sa tonalité esthétique et émotionnelle qui m'alimentaient. Et puis j'avais un champ : si je me suis intéressé aux guerres coloniales françaises, ce n'est pas pour des raisons morales ou politiques (le romancier n'est ni moral ni politique, et quand il l'est c'est souvent catastrophique, et un peu simpliste) mais pour de pures raisons romanesques : un peu par hasard j'avais découvert cette période, en lisant Bodard et Schoendoerffer, et s'ouvrait devant moi un monde romanesque inexploré, plein d'aventure, de violence, d'exotisme, et de morale et de politique finalement, mais seulement finalement. Une image et un champ, voilà ce que j'avais, et avec ça j'ai fait un roman, petit bout par petit bout, patiemment.

Je n'avais pas de personnage, je n'ai pas non plus d'idées de personnages, je ne me suis inspiré de personne. Il me fallait juste un personnage de roman qui traverse la totalité du roman, qui fasse la guerre pendant vingt ans. Il est venu, de lui-même, mais pas sous forme d'image, il est apparu sous forme de mots qui se sont assemblés en phrases. Il est venu sur un post-it qui traînait à côté de mon lit, au réveil. Que font des post-it à côté de mon lit ? J'en ai beaucoup, partout, je les perds, ils disparaissent toujours, il doit y avoir un cimetière des post-it sous mon plancher, j'en rachète, j'essaie de saturer l'espace de post-it, pour qu'il y en ai toujours un disponible quand il faut, quand je dois noter quelque chose. Cette fois ci j'avais eu de la chance, en tâtonnant il était là, et aussi un crayon à papier, et j'ai écrit une phrase telle qu'elle me venait dans un demi sommeil, où apparaissait le personnage qui allait m'occuper quelques années. Son nom apparaissait, une qualité physique, une qualité morale ambiguë, et c'était tout, juste une phrase, quelques mots. Ce post-it existe encore, je l'ai gardé dans le grand cahier qui me servait à prendre des notes, c'est le début du roman.

Pour moi, tout arrive de cette façon, sans prévenir, sous forme de phrases qui s'assemblent toutes seules, qui viennent dans le métro, dans la rue, n'importe où. Mais j'ai toujours un carnet, un stylo, et quand la phrase vient, je m'arrête, je la note, parfois debout sur le trottoir. Je sais que sinon elle ne reviendra pas. Je manque de provoquer des carambolages, les passants me contournent en laissant un peu d'espace entre eux et moi, tant je ressemble à un fou des rues, à griffonner comme ça, debout, de grosses lettres illisibles en lignes tordues sur un petit carnet déjà bien gribouillé. Quand c'est noté, je repars.

J'ai appris à faire confiance à cette méthode aléatoire. Les matins où je vais travailler, en prenant ma douche parfois quelques mots s'assemblent. Je me sèche, je m'habille, j'essaie de ne pas faire des gestes brusques de ne pas les oublier. Je sors, je vais m'installer, et là j'écris ces quelques mots, et il en est d'autres qui sortent. Il faut que je fasse ça à la main, pour des raisons que j'ignore, mais si tout va bien, après une heure ou deux, à partir de ces trois mots qui s'assemblaient sous la douche, j'ai une, deux, trois pages selon les jours. Ou alors je reprends ces notes prises dans la rue, et là aussi, les pages se font.

Je n'imagine pas des histoires, j'ai une imagination verbale, la langue s'assemble d'elle-même et des récits dont je n'avais pas idée s'écrivent d'eux-mêmes. Ceci est parfaitement irrationnel, mais pas totalement fou. Je n'imagine pas que des voix me parlent à l'oreille, j'ai simplement confiance en la puissance de l'inconscient, qui travaille avec beaucoup de sérieux mais en silence, et aussi dans les propriétés d'auto assemblage de la langue. Petit à petit, touche par touche, pendant que je fais semblant de regarder ailleurs, une masse de texte s'écrit, s'accumule, mais ça ne ressemble à pas grand-chose. La raison doit alors intervenir : je trie, j'élague, je rassemble, je sépare, je fusionne, je dessine des plans avec des carrés et des flèches de couleur sur de grandes feuilles, et à partir de cette matière peu à peu un récit, des personnages, un rythme romanesque se met en place, apparaît. L'histoire, ce qu'on appelle l'histoire et qui est censé être l'âme des romans, arrive pour moi à posteriori, et je suis tout étonné de ce que je raconte. Mais très heureux de le voir apparaître ainsi progressivement, car s'il avait fallu rédiger une histoire que je connaissais déjà, d'après un scénario dont j'aurais eu l'idée, je n'en aurais pas eu le courage, ça aurait été un travail rébarbatif, quelque chose d'ennuyeux que je n'aurais pas passé autant d'heures à faire.

Ce que je fais, ce n'est pas du tout raconter des histoires, c'est me plonger dans la langue, c'est la sentir, c'est la laisser faire, la manier comme de la musique, et à la fin des personnages et des récits apparaissent. Cette confrontation à la matière même de la langue n'est pas une douleur, même si c'est long et difficile : c'est l'un des grands bonheurs de la vie. Ecrire me rend parfaitement heureux. Enfin, quand ça marche : quand ça ne marche pas, quand rien ne sort, quand rien ne s'organise correctement, écrire me rend parfaitement malheureux. Mais du coup ce serait plutôt ne pas écrire qui rendrait malheureux. Ecrire, c'est être animé par la parole, et c'est une joie.

Mais alors où est l'intime, le pensé, la description du monde, tels que l'on aime à les trouver quand on lit des romans ? Tout ceci je ne le cherche pas, mais cela vient pendant que je fais semblant de regarder ailleurs. Si j'essayais de dire directement l'intime, ou d'expliquer le monde en le voulant l'expliquer, je n'y arriverais pas, car je n'y comprends rien : je ne

comprends rien à moi, ni rien au monde, c'est bien le problème. Mais j'ai confiance dans la puissance de la langue, dans le travail de l'inconscient, dans les structures traditionnelles du récit : en les laissant faire, cet intime que je ne comprends pas s'éclaire un peu, et ce monde que je ne comprends pas devient un peu moins confus. Comprendre est impossible, écrire un roman est impossible, pour cela il faut biaiser, ruser, laisser faire des principes que l'on n'a pas inventé, laisser agir des forces plus grandes que soi, et peu à peu, en tâtonnant, en se laissant aller au plaisir musical de la langue, au plaisir symphonique de la composition narrative, en cadrant un peu (mais a posteriori) la prolifération des récits, peu à peu les choses deviennent plus claires.

On comprendra que cette méthode est de peu d'usage dans un atelier d'écriture, elle ne s'enseigne pas, ne se transmet guère, et n'a d'usage que pour moi-même, et il a bien fallu que l'on m'invite à en parler pour essayer d'en parler. Je ne suis pas sûr d'avoir contribué à éclairer cette question de savoir ce qu'est un roman, et comment on y arrive. Mais ce qui me rassure, c'est que nous tous ici ne le savons pas. Nous essayons juste de le faire, échouons souvent, et sommes bien heureux d'y arriver parfois.

Alexis Jenni.